

Le Chaos russe

Il est difficile de suivre ce qui se passe en Russie. Les télégrammes arrivent, confus, contradictoires. La Russie est, apparemment, en pleine anarchie, elle est par conséquent, la proie vivante de la dictature et de l'impérialisme. Le gouvernement n'est plus nulle part. La démagogie s'empare du pouvoir, l'armée est divisée contre elle-même, la famine guette la capitale, à ce qu'on nous dit, et y provoque des désordres sans nombre. Une autre catastrophe menace la Russie, la désorganisation et l'arrêt des transports. Les chemins de fer russes ne sont pas, en effet, outillés pour faire face aux besoins de la guerre ; le réseau est insuffisant, le matériel aussi, le personnel technique, lui-même, fait défaut. La moyenne journalière des wagons embouteillés augmente sans cesse ; elle a été de 3.000 en juin 1916 et de 6.800 en juin 1917. Au premier août dernier, il y avait en moyenne 25 % de locomotives inutilisables. Les ateliers sont désorganisés à ce point qu'ils ne peuvent réparer plus de deux locomotives par jour. Les trains sont de moins en moins rapides ; une locomotive qui parcourait 71 kilomètres en moyenne par journée de 24 heures, n'en faisait plus, au 1^{er} août dernier que 51. Dans le premier semestre de l'année courante, les trains ont transporté 700.000 wagons de moins que pendant le semestre correspondant de 1916 ; les consommateurs ont été ainsi privés de 700 millions de pouds de marchandises d'où une augmentation formidable du coût de la vie et, dans bien des centres, la famine et la misère, alors que la Russie, pays fertile, peut produire largement tout ce qui est nécessaire à sa subsistance.

La situation est encore aggravée par le manque de combustible. L'extraction du charbon décroît avec une rapidité effrayante. De 155 millions de pouds qu'elle était en juin 1917, elle est tombée à 119 millions en juillet, 112 millions en août, 100 millions en septembre. Le pays, en pleine anarchie, ne travaille plus à se relever, il se laisse aller, il est la proie des factions et des auteurs de troubles. Les chemins de fer russes ont besoin de 660 millions de pouds de charbon par an ; ils en recevront cette année 550 millions et encore ! Aussi, l'intensité des transports ne peut que diminuer de plus en plus. Leurs stocks de charbon s'épuisent ; depuis le 15 novembre, toutes les réserves ont disparu. Les trains ne peuvent plus s'alimenter en charbon qu'au jour le jour ; le trafic est donc à la merci d'un incident. Les trains sont à la veille de s'arrêter faute de combustible, et l'arrêt des trains, c'est l'approvisionnement des centres suspendu, c'est la famine, le pillage des magasins, l'émeute.

Pour prévenir ces événements douloureux ou en empêcher le retour, il faudrait rétablir immédiatement la discipline dans le personnel des réseaux ferrés, la discipline dans les ateliers de réparation, la discipline dans le personnel des mines, etc., etc... Mais, pour rétablir la discipline dans la classe ouvrière, pour redonner à chacun le courage nécessaire à la production, à tout travail, à toute réorganisation de la vie économique, il faudrait un pouvoir solide et sérieux, consti-

tué sur des bases inébranlables. Or, le pouvoir est tombé des mains hésitantes de Kerensky dans celles, suspectes, des maximalistes, des bolchevikis et autres partisans qu'on nous dit, à tort ou à raison, payés par l'Allemagne.

Et si la vie intérieure du pays est comme suspendue, si l'anarchie s'empare successivement de tous les rouages de l'Etat, comment veut-on que la situation soit meilleure sur le front et que l'armée qui manque de tout, puisse faire face à l'ennemi ? La Russie est à la merci de l'Allemagne, celle-ci peut, à sa volonté, s'enfoncer chaque jour davantage sur son territoire et envahir à son gré les débris désagrégés de l'immense empire des anciens tsars.

Pour nous autres, alliés de la Russie, c'est une situation des plus préoccupantes. D'une part, nous avons le devoir de ne pas séparer notre cause de celle de la Russie et, d'autre part, il est permis de se demander si notre alliée parviendra jamais à se relever et si, dans le gouffre où elle se précipite, elle n'entraînera pas ceux qui ont tout fait pour qu'elle demeure grande et forte.

Enfin, il faut encore se demander de quel côté est notre intérêt. Il nous semble cependant évident que laisser l'Allemagne « se payer » sur la Russie serait une faute énorme dont les conséquences deviendraient bien vite incalculables. S'il en est qui veulent voir l'Allemagne sortir de cette guerre plus forte et plus puissante qu'elle n'y est entrée, il est évident qu'il n'y a qu'à la laisser s'emparer en Russie de tout ce qui là tente, la laisser établir son hégémonie sur toute la Baltique, la laisser caser ses princes sur les trônes de Lithuanie, de Finlande, de Courlande, etc.

Enfin, la pire des gaffes serait de séparer notre cause de celle de la Russie et de livrer celle-ci à elle-même, au besoin même de la menacer de nouveaux ennemis ; qui nous dit en effet que, dans ce cas, la Russie ne s'allierait pas avec l'Allemagne, qui aurait vite fait de la réorganiser et de lever des légions d'hommes pour les jeter sur nous. Ce renversement des alliances, que pourrait amener toute politique brutale, serait la faute la plus énorme et la plus impardonnable que nos hommes d'Etat pourraient commettre. Et nous savons bien qu'ils ne la commettront jamais. Nous n'en parlons ici que pour réfuter des idées qui, de temps en temps, se font jour et dont l'origine nous paraît plus que suspecte.

Au résumé, nous ne pouvons, en ce moment, que garder vis-à-vis de la Russie une attitude de bienveillante réserve. Il est évident que ses affaires intérieures ne nous regardent pas. Nous devons attendre que, du chaos russe actuel, sorte la Russie nouvelle, grandie par l'expérience de ses propres malheurs et prête à tirer parti de ses ressources immenses pour devenir la nation redoutable et forte que nous nous imaginons qu'elle sera un jour.

N'oublions pas que la Révolution française a mis quatre ans pour avoir enfin un gouvernement capable d'assurer la paix intérieure après tant de luttes intestines. Nos amis de Russie ne sont en révolution que depuis dix mois.

Robert DELYS.